De Marguerite Périer au CIBP

Thérèse Goyet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccibp/437>

DOI : 10.4000/ccibp.437

ISSN : 2493-7460

Éditeur

Centre international Blaise Pascal

Édition imprimée

Date de publication : 5 avril 1985

Pagination : 15-18

ISSN : 0249-6674

Référence électronique

Thérèse Goyet, « De Marguerite Périer au CIBP », *Courrier du Centre international Blaise Pascal* [En ligne], 7 | 1985, mis en ligne le 07 novembre 2015, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccibp/437> ; DOI : 10.4000/ccibp.437

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Centre international Blaise Pascal

De Marguerite Périer au CIBP

Thérèse Goyet

La famille de Grandsaigne – Felisa de Keating

« Je suis sûr que les sites, les lieux et les chambres
dans les lieux ont une grande importance sur les
êtres et qu'il faut recomposer son lieu quand on
veut connaître quelqu'un. »

Jean Guitton, Portraits (1966), Préface, p. 12

- 1 Le 9 août 1982 la ville de Clermont-Ferrand faisait l'acquisition du premier et du deuxième étage d'un hôtel ancien, situé au n° 12 de l'actuelle rue Pascal, ou, comme on disait sous l'Ancien Régime, sis entre la rue des Nobles et la rue SainteUrsule, et dénommée « hôtel de Keating ». La personne qui en consentait la vente, Madame de Keating, veuve de Yvon de Keating, en accord avec son fils William de Keating, préférait l'appeler « Hôtel Bouchard de Florat » du nom de la famille qui l'avait possédé le plus longtemps.
- 2 Des Bouchard aux Keating la suite de possession était directe. La famille Keating venue d'Irlande, et dont le roi Louis XVI avait reconnu la noblesse, après s'être illustrée dans la Guerre d'indépendance des États-Unis et avoir donné un préfet à l'île de la Réunion, s'était fixée en Auvergne avec Patrick de Keating (1859-1930), procureur à Thiers, époux de Louise de Sampigny (1860-1922). Celle-ci était l'héritière des Trinqualy, ou Trinquallye, eux-mêmes entrés dans la lignée des Bouchard de Florat par l'alliance en 1766 de Jean-Alexis de Trinquallye avec Madeleine-Anne Bouchard de Florat. La famille Bouchard qu'on suit depuis le XVI^e siècle¹, était abondante au XVIII^e siècle, et elle tient beaucoup de place dans la vie mondaine de Clermont-Ferrand, comme il ressort de l'intéressante étude de L. Le Peletier d'Aulnay², mais je ne suis pas arrivée à élucider par quel système d'acquisitions ou de successions, ou des deux combinés, elle était entrée en possession de la maison à la suite des Grandsaigne. Que la transmission ait été de caractère familial, cela est probable puisque les papiers personnels de la famille Grandsaigne, impressionnants

par la quantité, sont passés aux Bouchard qui en laisseront encore davantage dans la maison, le quartier dont les bases sont gallo-romaines, étant déjà « noble », ou bourgeois, au début du XVII^e siècle.

- 3 Les Grandsaigne (à ne pas confondre avec les Treille de Grandsaigne) que l'on suit depuis le dernier quart du XVI^e siècle, sont venus s'établir de Thiers à Clermont au début du XVII^e siècle. Nous laissons à de plus experts que nous la tâche d'élucider et de combiner la généalogie ascendante. Nous entrons dans leur maison « située sous la fontaine du Terral paroisse du Port » au milieu du XVII^e siècle. Peu après le temps où disparaissait prématurément Blaise Pascal, le maître de maison, Martial de Grandsaigne, fils de Guillaume et d'Antoinette Gras, faisait peindre sur toile dans un ensemble de boiseries en sa grande salle, des scènes mythologiques et allégoriques. Nous les admirons aujourd'hui ou plutôt nous espérons être en mesure, après leur restauration, de les admirer demain : elles sont signées : François Lombard³ et, chose plus rare, elles sont datées : 1663 et 1665.
- 4 Cependant c'est à la génération suivante que les relations entre la famille de Pascal et la famille de Grandsaigne se trouvent *attestées*, et même à l'extrême fin de la génération puisque c'est dans les codicilles datés des 19 et 27 février 1733, que nous publions ci-dessus, que Marguerite Périer légua huit cents puis deux mille livres tournois, avec mission d'employer ces sommes « suivant les intentions qu'elle luy a déclaré », à Pierre de Grandsaigne, seigneur des Champs. Marguerite Périer mourra le 14 avril 1733 à l'âge de quatre-vingt-sept ans et neuf jours. Pierre de Grandsaigne se montra un commissaire fidèle et même acharné. Le testament du 4 décembre 1720 ne le mentionnait pas, mais les Grandsaigne furent certainement de ce « petit cercle d'intimes » dont parle Élie Jaloustre, qui entourait Marguerite. À la date du 19 mars 1733 elle dictait cette note : « Je supplie mes héritiers de me faire enterrer avec la même simplicité que l'ont été M^{elles} des Champs⁴. »
- 5 Outre la commune spiritualité de couleur port-royaliste, il y a un certain parallélisme entre la famille Périer⁵ et la famille Grandsaigne, à commencer par la condition de Martial « conseiller du Roy en ses conseils et son procureur général en la cour des aides de Clermont-Ferrand », pour finir semblablement par l'extinction sans postérité et, semble-t-il, sans alliance chez les Grandsaigne. Les quatre enfants, Guillaume, Gabrielle, Anne et Pierre, doivent être un peu plus jeunes que les enfants Périer, leurs parents, Martial de Grandsaigne et Marie Durand, s'étant mariés le 16 janvier 1646⁶. Les biens fonciers et les rentes constituées venaient de l'épouse comme il appert... d'un procès qu'elle engagea contre ses enfants, aussitôt après la mort de son mari, décédé subitement dans sa maison le 18 juillet 1691, « âgé d'environ soixante-sept ans ». Ce procès semble avoir été un pur artifice pour sauvegarder les biens – les créanciers étaient à redouter – car les défendeurs ne firent aucune défense et sur leur défaut Marie Durand obtint, le 14 juin 1692, du sénéchal d'Auvergne une sentence ordonnant que les biens familiaux énumérés (longuement !) « seront délaissés à la dame demanderesse pour en jouir comme de sa chose propre et constitutive de dot ». Puisque « ledit sieur de Grandsaigne » avait reçu la dot et joui des intérêts, le retour paraissait aller de soi et les enfants n'hériteraient qu'après la mort de leur mère, qui eut lieu après l'année 1704 où l'on trouve des papiers portant sa signature.
- 6 Ici reprend le destin parallèle. Les enfants Périer subsistants, Louis et Marguerite, ont vendu le domaine de Bien-Assis en 1702. Ils résident au chevet de la cathédrale successivement en deux demeures aux confins de la rue des Grands-Jours et de la « place derrière Clermont », l'actuelle place de la Victoire, à quelques pas de la maison où étaient

nés les enfants d'Étienne Pascal et d'Antoinette Begon⁷. La demoiselle Périer s'est réservé « pendant sa vie durant » au château de Bien-Assis, un appartement comportant le cabinet des livres⁸, mais quand elle ou son frère veulent retrouver le décor urbain de leur enfance, ils n'ont qu'à rendre visite à mesdemoiselles et messieurs de Grandsaigne. L'hôtel de Grandsaigne s'est embelli à peu près dans le même temps – compte-tenu du décalage des générations » où leur propre père, Florin Périer, lui aussi « conseille en la Cour des Aides de Clermont-Ferrand », quoique touché par le christianisme du dépouillement à la Saint-Cyran, aimait s'adonner au bâtiment. Cela n'était pas sans inquiéter les plus dévots de la famille. En effet, le 5 novembre 1648, Blaise et Jacqueline Pascal écrivaient à leur sœur M^{me} Périer touchant le dessein d'agrandissement de la maison familiale de Clermont. Ils craignaient que M. Périer ne pût s'empêcher d'employer « à bâtir le temps qu'il faudrait pour se détromper des charmes secrets qui s'y trouvent » et qu'il ne donnât « plus de soin et de peine au bâtiment d'une maison qu'il n'est pas obligé de faire, qu'à celui de cette tour mystique » dont parle saint Augustin⁹. Au lieu d'agrandir sa maison de ville M. Périer céda d'une autre façon aux « charmes secrets » de la pierre : le 20 septembre 1652, il achète aux Mallet de Vandègre le château de Bien-Assis, avec les adjonctions et rentes y afférant, pour la somme de trente-deux mille livres tournois. Belle maison qu'il est réputé « avoir enjolivée de beaucoup¹⁰ ». Blaise Pascal y passa tout l'été 1660 : les derniers beaux jours de sa vie.

- 7 Peut-on supposer que vers ce temps où Martial de Grandsaigne faisait peindre sa grand salle, les Périer fréquentaient les Grandsaigne, et que quelque temps auparavant, le frère de Gilberte avait trouvé le temps et la force et le désir de faire une visite en leur hôtel ? Une tradition orale veut qu'il y soit allé pour fêter un baptême où il était parrain. Mais la fierté des compatriotes a pu forger ce souvenir. Peut-on présumer des fréquentations habituelles entre les Pascal et Périer d'une part et les Grandsaigne de l'autre, dans une ville de 9 à 10 000 habitants où les familles bourgeoises sont toutes liées entre elles par les mariages ou les affaires ? Jacqueline Pascal appréhendait de s'y retrouver « à cause de la multitude des parents et des compagnies où l'on est exposé dans les petites villes¹¹ ». Saura-t-on jamais si le frère se montra plus sociable ?
- 8 Mais il faut aussi descendre le cours du temps. Entre les deux familles se rencontre un moment plein d'affection spirituelle.
- 9 Aussitôt après la mort de Marguerite Périer, les *Nouvelles ecclésiastiques*, en date du 20 mai 1733, publièrent une lettre de Clermont en Auvergne qui racontait ses derniers moments et la persécution du curé sulpicien dont elle avait triomphé « avec beaucoup de paix et de tranquillité » – avec la bienveillance de Massillon évêque de Clermont – par son amour pour la Vérité. Les *Nouvelles ecclésiastiques* publiaient en même temps une profession de foi « que cette demoiselle a laissée entre les mains d'un de ses amis ». On y voit que Marguerite Périer, tout en protestant contre la constitution *Unigenitus*, attache sa foi dans les hauteurs du salut et dans les profondeurs de l'obéissance à l'Église¹². Or nous savons maintenant que cet ami si proche de son cœur était le dernier de la famille Grandsaigne, Pierre, seigneur des Champs. Nous le savons parce que la dernière dame de sa maison nous a remis la pièce autographe entre les mains, à nous, Centre international Blaise Pascal, pour la faire connaître par la photographie. Elle figure dans cette livraison (cliché Studio 23, à Paris) et comme elle est très soigneusement écrite, il nous paraît inutile d'y ajouter la transcription.
- 10 Par l'image de ce précieux document c'est une amie que nous introduisons dans le cercle (sans limitation) des amis de Pascal.

- 11 Felisa Iborra-Dols est née le 27 janvier 1924 à Aspe, près d'Alicante en Espagne. Par son mariage en 1957 avec Yvon de Keating elle s'était de plein cœur naturalisée auvergnate. Son mari fut enlevé prématurément à sa tendresse en 1968, mais elle resta Keating foncièrement, passionnément, plantée avec un nom irlandais au centre de la France. Elle a gardé avec vigilance la masse des papiers accumulés dans la même maison depuis la fin du XVI^e siècle. Elle avait commencé à les lire, retirant de la masse ceux où elle apercevait la signature de quelqu'un de la famille Pascal. Elle avait un sens étonnant des imbrications familiales et historiques, une forte mémoire et le goût de la vie. C'est après la vente de sa maison de Clermont que nous avons fait sa connaissance, M. Jean Mesnard puis moi-même. La maladie l'avait déjà frappée avec une violence à la mesure de sa propre vigueur. Elle s'était soignée énergiquement, acceptant les mutilations de la chirurgie. Après plus d'un an d'hôpital elle avait connu une certaine rémission qu'elle s'était efforcée de remplir utilement en se plongeant dans ses papiers de famille. J'ai donc travaillé avec elle à son domicile de Paris pendant l'automne 1985 et l'hiver 1985-86. Nos séances étaient parfois épuisantes mais toujours joyeuses. Mais elle n'a pas pu reprendre une si forte application dès après Pâques. De maison de santé en hôpital, avec une interruption heureuse de vacances passées dans le manoir familial en Limagne, elle a souffert et lutté en âme forte, et elle est partie avec simplicité au matin du 13 septembre 1986.
- 12 Je puis bien dire que si nous devons de connaître Pascal autrement que comme un fulgurant météore, à la tradition de Port-Royal, à la fierté auvergnate, et surtout à la famille Périer qui conserva et fit copier ses notes, et en particulier à Marguerite qui légua à l'Oratoire de Clermont les objets scientifiques et la masse biographique, nous devons à Madame de Keating une nouvelle dérivation de cette tradition familiale, la dérivation Grandsaigne. Par elle nous recueillons un filet, dont le volume n'est pas encore évalué, mais un filet pur, l'ultime signe de fidélité de la race obstinée.
- 13 L'exploration du fonds Keating a donc été suspendue dès la première étape. Les compatriotes de Pascal ont deux raisons de souhaiter qu'elle reprenne et aille jusqu'au bout : ils veulent connaître l'histoire et le contexte de ces peintures qui ne feront pas l'orgueil d'un musée d'Amérique mais le leur, et ils voudront savoir quand et comment Blaise Pascal a pu rencontrer cet état d'humanité qui fut en leur pays, en tel point précis de leur cité, le logis Grandsaigne. C'est tout un faisceau *intra familias* qu'il s'agit d'ouvrir sans briser ni éparpiller les éléments, et cela toujours dans notre perspective de « l'itinéraire pascalien en Auvergne ».

Profession de foi de Marguerite Perrier

CIBP – cliché Studio 23, Paris

NOTES

1. Voir Ambroise TARDIEU, *Histoire de la Ville de Clermont-Ferrand*, t. II, Moulins 1872.
2. L. LE PELETIER D'AULNAY, *La Vie Mondaine à Clermont-Ferrand au XVIII^e siècle (d'après des lettres inédites)*, Aurillac, 1911, 30 p.
3. François Lombard, né à Clavières-de-Montagne (Cantal), peintre fort rare et très apprécié. Voir Paul ROUDIË, « Un peintre réaliste auvergnat du XVII^e siècle. François Lombard (1606(?) - 1689) dans *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'Art français*, 1958, pp. 77-81.
4. Cité par Élie JALOUSTRE, « Une nièce de Pascal : Marguerite Périer » dans *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, 1901 (pp. 68-96, et 102-147). p. 122.
5. Nous rappelons les données de l'état-civil : Florin Périer (1605-1672) et Gilberte Pascal (1620-1687) se sont mariés à Rouen en 1641 ; leurs six enfants (cinq parvenus à l'âge adulte) sont nés entre 1642 et 1653. Seul Étienne (1642-1680), a contracté mariage, en 1678, avec Magdeleine Le Court ; il est mort sans enfant
6. Nous nous appuyons sur les papiers du fonds Keating et sur les notes manuscrites d'Antoine Guillemot déposées aux Archives du Puy-De-Dôme. Guillemot fait de Pierre l'aîné mais il était certainement le plus jeune puisqu'il est déclaré mineur au moment du procès dont nous parlons

plus loin. Élie Jaloustre (*op. cit.*, p. 122), fait de Pierre le père des d^{elles} des Champs : c'est leur frère puîné.

7. Voir Élie Jaloustre, *op. cit.*, p. 107-111, et le *Courrier du CIBP*, n° 3, 1981 (p. 8-10).

8. Acte de vente A. D. du Puy-de-Dôme, 5 E 11 DEP. 411, cité par Christiane MARANDET, *Sur les pas de Blaise Pascal, Le château de Bien-Assis retrouvé*, Clermont, éd. Volcans, 1964, p. 137-138.

9. Lettre à M^{me} Périer à Clermont (1648), dans PASCAL, *Œuvres complètes*, éd. Jean MESNARD, t. II, 1970, p. 698.

10. Ms. Durand, cité par Marandet, *op. cit.*, p. 135-136, cependant la même, p. 131 : « Il serait hasardeux d'attribuer à Florin Périer toutes les modifications qui peuvent avoir été exécutées au dix-septième siècle, car le style d'un élément architectural ne suffit pas pour le dater avec précision. [...] Le vieux manoir fortifié se transforme en agréable résidence. » - Sur Bien-Assis, voir le *Courrier du CIBP*, n° 3, 1981, et n° 5, 1983.

11. Entre les deux maisons nous avons trouvé trois alliances : de Claude Pascal, de Mons, arrière-grand-père de notre Blaise – par sa fille Marguerite qui épousa Martin Pascal de Cournon, grand-père paternel de Blaise, d'une autre famille Pascal jusque-là sans parenté avec celle de Mons – avec une Durant ou Durand (Mesnard, éd. citée, t. I, 1964, p. 711) ; son oncle maternel, Jean Begon, épouse aussi une Durant de la même famille (*ibid.*, p. 716) ; enfin plus tard, sa cousine germaine, Mathie Pascal, fille de Bremond Pascal, épousera, le 7 mars 1667, Guillaume de Grandsaigne, veuf, et se trouvera donc la belle-mère de notre Martial de Grandsaigne, époux de Marie Durand. (D'après Guillemot et les papiers Keating).

Florin Périer et Martial de Grandsaigne, collègues à la Cour des Aides de Clermont-Ferrand, se trouvent ensemble dans les « Portraits de Magistrats » tirés d'un rapport adressé à Colbert en 1663. Périer est qualifié de « dévot » ; de Grandsaigne il est dit « M. de Grandsaigne, procureur général, âgé de 45 ans, homme fort rigide et observateur des ordonnances, ayant les intérêts du roi en recommandation. On m'a dit qu'il était un peu sujet au vin. » (Dans Mesnard, *op. cit.*, t. I, p. 696). Grandsaigne avait en fait 39 ans. Le rapport dans son ensemble est tendancieux.

12. Textes dans Mesnard, *op. cit.*, t. I, pp. 1165-1167 et 1145-1146. Sur la bienveillance – nuancée – de Massillon, voir P.F. ALEIL, « Massillon, évêque de Clermont, et le Jansénisme », dans *Études sur Massillon*, Clermont- Ferrand, Institut d'études du Massif central, 1975, pp. 71-78.

INDEX

Mots-clés : Perrier (Marguerite), CIBP

AUTEUR

THÉRÈSE GOYET

Professeur de l'Université II de Clermont-Ferrand